

avec l'ambassadrice d'abord, puis avec un certain nombre de personnalités importantes dont il ne lui est guère possible de s'éloigner. A différentes reprises, j'ai vu son regard me chercher et son expression navrée, quand il pouvait rencontrer le mien.

Par contre, Jacques Antérieux se trouva beaucoup plus libre et manœuvra pour se rapprocher de Leïla et de moi. La jeune femme était réellement ravissante et très fière de montrer une nouvelle robe exécutée, comme toutes celles qu'elle porte depuis mon arrivée, d'après des modèles que je crée pour elle. Sa fierté d'être habillée par l'ancienne modéliste d'un grand couturier est amusante et sa reconnaissance, pour les satisfactions de vanité que je lui procure, augmente encore son amitié réelle pour moi.

Contrairement à ce que prétend Leïla, je n'ai contre Jacques Antérieux aucune antipathie. Simplement, son ironie à l'égard du colonel m'agace, comme sa manière de croire que je suis engagée avec lui.

Hier soir, pourtant, il s'est abstenu de plaisanter à ce sujet et il nous a fait danser, Leïla et moi, à tour de rôle, nous amusant réellement par son entrain et son esprit.

Il m'a seulement taquinée une fois pour me dire :

— Je tiens à être bon premier pour cette promenade à Büyüik Ada. Mme Uludag demande que vous fixiez vous-même le jour.

— Je n'ai rien à décider. Tout au plus, faudrait-il choisir le moment où la température permette une agréable partie de campagne.

— Peut-on rêver mieux qu'en ce moment, où mars nous offre déjà ses arbres en fleur ?

C'était juste et nous jouissons, quand le vent oublie de souffler, d'un printemps des plus agréables.

— C'est à Mme Uludag de décider.

— Comme elle m'adresse à vous, cela peut durer longtemps... à moins que cela ne vous déplaie... à moins que vous ne préfériez demander... Ne froncez pas le sourcil. Je ne vous taquine pas, je vous le jure, je tiens seulement à ne pas être indiscret. Je souhaite que nous soyons bons amis. Vous êtes méfiante ? L'amitié vous a-t-elle à ce point déçue ?

Il y a dans l'expression ouverte de Jacques Antérieux une spontanéité qui ne dissimule certainement aucune arrière-pensée. Tout au plus peut-on le croire futile, si on ignore l'importance de ses activités. Plus simplement, ce n'est pas un homme compliqué. Il aime la vie et ne la prend pas trop au sérieux, comme j'ai eu tort de le faire.

Je lui ai souri amicalement :

— Mes jeunes élèves ont leur jour de congé après-demain. S'il fait beau et si Leïla est libre, nous pourrions aller à l'île des Princes avec vous.

— Entendu, nous réglerons les derniers détails par téléphone.

Siret m'a emmenée déjeuner ce matin chez sa mère. Ce fut charmant. La cuisine turque est très raffinée et le mouton grillé, accompagné d'une purée d'aubergines, était un délice. Après le repas, nous sommes revenus dans le salon de Mme Erdem où nous avons pris le café, puis, avec un sourire complice, elle m'a dit :

— Je suis condamnée par mon médecin à prendre un peu de repos après

chacun de mes repas. Voulez-vous me pardonner de vous abandonner pour une demi-heure ?

Je me suis levée pour prendre congé et je n'ai pas tout de suite remarqué la figure embarrassée du colonel, mais sa mère a ajouté :

— Non, ne partez pas. Ayez la bonté de m'attendre. Siret vous tiendra compagnie. Je crois qu'il a à vous parler.

Elle avait déjà disparu comme une ombre légère et, perplexe, je regardai du côté de son fils qui se tenait près de la fenêtre, tourné vers le jardin, si visiblement troublé qu'il m'attendait. Il était résolu à prononcer des paroles graves et n'était pas du tout rassuré quant à ce qui pourrait s'ensuivre.

Je dis doucement :

— Qu'y a-t-il ?

Il me fit face. Son visage était pâle et ses yeux m'effrayèrent par l'intensité de passion qu'ils exprimaient. Pourtant, il demeura assez maître de lui pour s'approcher à pas lents du divan sur lequel j'étais revenue m'asseoir et c'était plutôt moi qui tremblais.

Je ne pouvais esquisser ce qu'il avait à dire et je n'y songeais pas.

De cette voix rendue un peu plus rauque par l'émotion, il commença :

— Je ne me donnerai pas le ridicule de vous faire une déclaration d'amour. Vous êtes trop fine pour n'avoir pas compris ce que j'éprouve depuis la première minute où je vous ai vue.

Il ne me laissa pas le temps de protester.

— Non, vous ne m'avez pas encouragé. Non, vous n'avez pas été coquette. Je ne pensais pas, ayant atteint trente-cinq ans, connaître ce que, vous, Français, appelez le coup de foudre. C'est ainsi pourtant et nous n'y pouvons rien. J'ai deviné que vous étiez malheureuse sur ce bateau où vous ne parliez à personne et j'ai eu envie de vous protéger. Depuis, votre tristesse s'est atténuée et je n'ose plus espérer vous y avoir aidée.

— C'est cependant la réalité, ai-je dit en lui tendant la main. Cette protection que vous avez exercée sur moi en arrivant, puis votre amitié attentive, m'ont été d'un très grand secours.

Il a pris ma main entre les siennes et a dit sans me regarder :

— Voulez-vous me la confier ?

Malgré moi, j'ai eu un recul et il l'a lâchée. D'une voix plus basse, il a poursuivi :

— Ne refusez pas sans m'avoir entendu jusqu'au bout. Mon plus cher désir serait de vous épouser, mais je sais tout ce qui nous sépare : nos nationalités différentes, nos religions, nos modes d'existence, nos âges même. Toutes ces oppositions pourraient disparaître si vous éprouviez les mêmes sentiments que moi, mais je ne veux pas croire à une impossibilité totale. Si je vous parle un peu prématurément, je le reconnais, sans avoir encore pu vous convaincre de la sincérité de mon attachement, c'est qu'il se produit dans ma carrière un événement assez important, qui peut en changer l'orientation. On m'offre le poste d'attaché militaire à Paris, pour quatre années au moins. Ensuite, si je m'engage dans cette voie, d'autres postes, dans d'autres capitales, suivront. Cette offre, je l'accepterai pour certaines raisons, dans certaines conditions que vous devinez, supposant que...

Je ne lui permis pas d'achever et je jugeai honnête de ne pas laisser d'équivoque, même s'il me fallait être brutale.

J. Antérieux du 8 octobre 1955 - n° 41. A. Goulet Cloulet Chailly / Clous / Clous

CHANSON DU ROUGE-GORGE

citée par Michelet dans « L'Oiseau »

Je suis le compagnon
Du pauvre bûcheron.

Je le suis en automne,
Au vent des premiers froids,
Et c'est moi qui lui donne
Le dernier chant des bois.

Il est triste, et je chante
Sous mon deuil mêlé d'or.
Dans la brume pesante
Je vois l'azur encor.

Que ce chant te relève
Et te garde l'espoir !
Qu'il te berce d'un rêve
Et te ramène au soir !

Mais quand vient la gelée,
Je frappe à ton carreau.
Il n'est plus de feuillée :
Prends pitié de l'oiseau !

C'est ton ami d'automne
Qui revient près de toi ;
Le ciel, tout m'abandonne...
Bûcheron, ouvre-moi !

Qu'en ce temps de disette,
Le petit voyageur,
Régale d'une miette,
S'endorme à ta chaleur !

Je suis le compagnon
Du pauvre bûcheron.



Nature morte automnale du peintre Charly Menge à Sion.